Document generated on 10/12/2024 6 a.m.

Jeu
Revue de théâtre

2001-2011 : de la révolte à la réforme

Patrice Dubois

Number 142 (1), 2012

URI: https://id.erudit.org/iderudit/66353ac

See table of contents

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)
1923-2578 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Dubois, P. (2012). 2001-2011 : de la révolte à la réforme. *Jeu*, (142), 42–44.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 2012

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

PATRICE DUBOIS

2001-2011 : DE LA RÉVOLTE À LA RÉFORME

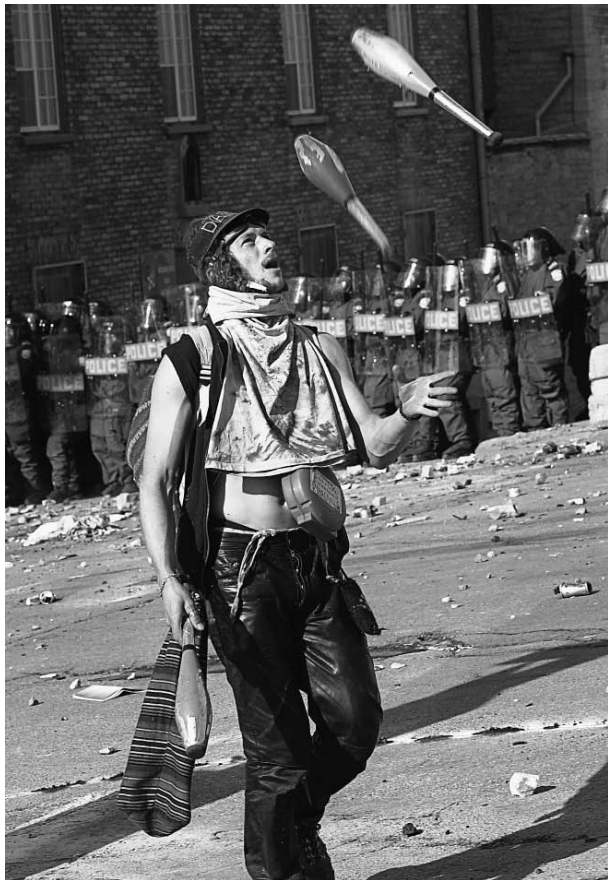
Dans le numéro 141, nous entreprenions la publication de textes issus des récentes réunions de l'Association des compagnies de théâtre. Nous aimerions que cette pratique devienne récurrente. Ainsi, après Christian Lapointe et Jérémie Niel, nous reproduisons ici un vibrant plaidoyer de Patrice Dubois où il est notamment question de l'engagement des artistes, de la disparition des idéaux et de la résurgence du conformisme.

C'était il y a dix ans. Le rendez-vous avait lieu sur la place du Grand Théâtre. À Québec. En haute-ville, aux alentours du Grand Théâtre. Lieu étrange où le vent souffle fort et qui semble inhabité quand les fonctionnaires le désertent le vendredi, à 16 h. Ils ont construit le mur à cet endroit. Le mur. Des fortifications de clôtures *Frost*. Barbelées et grillagées. Des fortifications modernes. Il y a longtemps que des combats n'ont pas éclaté ici. Montcalm doit bien se retourner dans sa fosse commune.

Lunettes de ski, masque à gaz, foulards, sac à dos, capuche, casque de hockey, caméra, culottes d'armée et gros pénis en carton aux couleurs du drapeau américain qui, quand on l'agite, encule une grosse planète terre, en carton elle aussi. Nous serons équipés pour faire face au pire. Mais nous avons 20 ans, et à notre âge le pire n'effraie pas, il stimule. Il nous brasse et nous emplit d'adrénaline pure. Le pire s'en vient mais nous allons l'affronter en bons révolutionnaires que nous sommes. Le pire, c'est ce qui arrivera si nous ne faisons rien. Nous avons 20 ans. Il y a dix ans, nous commencions à ressentir le monde, et dans dix ans, nous aurons le mérite de l'avoir changé.

En attendant, nous nous battrons.

Québec 2001. Le Sommet des Amériques. Au palais des Congrès, dans l'hôtel Hilton sont réunis les chefs d'État, les ministres et les ministres d'État, les conseillers et les attachés politiques des gouvernements des différents pays des Amériques. Ils cherchent à entériner la zone de libre-échange pour faciliter le commerce entre les États-Unis et le Brésil et le Mexique et le Canada et le Pérou et la Colombie et le Canada et le Mexique et les États-Unis, etc. Nous croyons qu'il ne sera pas bon pour les économies locales et les petits agriculteurs et les commerces de petite et moyenne tailles qu'un tel accord advienne. La *walmartisation* du monde moderne est inconcevable, impensable, intolérable. Et notre combat pour dire cela est juste. Aussi nos cris traverseront les murs de barbelés qui enceignent la ville et le béton des salles de réunion : « Écœurants, chiens sales, esti de mangeux de



Sommet des Amériques, Québec, avril 2001. © Normand Blouin.

marde, fucking bastard, fucking shit d'esti de gros écœurants de marde, de gros criss de capitalistes, d'esti de chiens finis, de gros rats profiteurs, d'exploiteurs de peuple, de gros criss d'Américains de suceux, de trous de cul, d'esti de mangeux de bretzels de câliss de chien. »

Québec. Haute-ville. 20-21-22 avril. Ils ont commencé à jeter vers nous des bombes lacrymogènes, la ville est enfumée de lueurs jaunâtres. En revanche, nous lançons sur eux tout ce qui nous tombe sous la main : roches, morceaux de bois, miroirs de chars, œufs pourris.

Il y a dix ans, nous étions des enfants. Dans dix ans, nous aurons des enfants. Et ils seront éduqués dans une société aux valeurs libérales, n'auront pas faim avant de se rendre en classe, seront tolérants envers les immigrants. Leur culture hétérogène les aura ouverts sur un monde généreux, hostile à l'injustice.

Le Grand Théâtre de Québec bat son plein. Masques déchirés, corps tragiquement étendus au sol, bras blessés, pieds boiteux, gorges irritées, poings en sang. La grande mascarade : vitres cassées, incendies de fortune, barricades écroulées, cannettes éventrées, cadavres de bombes, déchirures profondes, taches de sang à profusion. La catharsis, la mélopée dramatique, le grand monologue de l'actrice en pleurs : « Attention, ça va fouérer votre affaire, nous voulons aller chez le cordonnier du coin, le maraîcher d'en haut, l'éleveur du bout du rang. Attention à vos décisions qui deviendront des mesures puis des lois. Attention. Nous cherchons la *dissemblance*. Nous nous sommes appelés, nous changeons le monde *right fucking now*. »

2001-2011. Il y a dix ans, nous étions de jeunes adultes avec l'énergie d'adolescents enragés. Puis, nous avons vu le 11 septembre, l'Iraq, l'Afghanistan, la crise économique, le prix de l'or, le printemps arabe et la lente montée de la droite au Québec comme au Canada.

Et voilà où nous en sommes. Nous voici tous semblables.

« Semblables, capote pas là Dubois là heille là wo là heille tout le monde fait ce qui peut pour heille regarde là t'sé non mais regarde là wo Dubois là écoeure-nous pas là heille regarde tout le monde okay tout le monde fait regarde Dubois là tout le monde fait ce qui peut okay regarde là mêle-toi de mêle-toi de ce qui te regarde okay regarde là wo okay. »

Semblables à des cousines, au gars qui fume en marchant dans le lac, pareil à la madame qui gagne des concours à Rock-Détente, des participants, des regardeurs de météo, des donneurs d'opinion, des appeleux de demandes spéciales. Le paysage qui abritait nos révoltes dans ce grand théâtre que fut Québec est aujourd'hui un carton-pâte fabriqué en Chine. Et nous fêtons les anniversaires de nos enfants avec du gâteau bio. Et nous nous beurrons les yeux avec le crémage. Et nous espérons qu'à la fin, ils feront du compost avec notre carcasse.

Tout le monde est rentré dans les rangs du gros bon sens. Le gros bon sens.

Les philosophies *locales* qui prévalaient dans chaque théâtre (oui, parlons théâtre, tiens) ont été remplacées par des procédés *globaux*. Nous avons adhéré à des *modus operandi* semblables, et de mesures en comités, de formulaires en 5 à 7, nous avons fini par nous *mondialiser* de l'intérieur pour mieux adhérer, plaire, séduire. Les jeunes artistes sont retouchés sur photo avant même d'avoir vécu quoi que ce soit et d'être montés sur scène pour crier le monde. Les vieux, qui ont jadis quitté les institutions en réclamant changements et réformes, sont aujourd'hui ceux qui se terrent à l'intérieur de ces mêmes institutions. Ils ont avalé la clé pour qu'on n'y entre pas. Et ils célèbrent. Ils célèbrent les 40 ans de ci, les 50 ans de ça, les 20 ans de la mort d'un tel, les 15 ans de la fin de Gerry, Aurore, Marie-Lou et l'époque disco. On célèbre constamment le souvenir d'un temps passé, et le théâtre – cet « art du temps présent » – ne fait

plus la chronique de son époque, son temps. Ne parle plus de la situation politique, sociale, sociétale de maintenant. Vos (nos) pairs sont enfermés dans des théâtres devenus des chaumières où l'on se sent *comme chez soi*. Ils scandent des slogans comme des chatons en cage qui veulent se faire adopter : « Votre théâtre ; venez voir vos vedettes ; des tarifs des plus festifs ; venez voir les classiques d'hier et de demain ».

On a envie de penser : « Et oubliez donc aujourd'hui. » On a envie de proposer :

« Venez penser autrement »
« Passez la tondeuse sur votre vie ordinaire »
« Venez crier : c'est mauvais »
« Refusez qu'on vous achète »
« Une saison… en enfer »
« Nous sommes… *right fucking here and now* »
« Rien ne nous ressemble »

Ou encore :

« Plus humain que votre divan ».

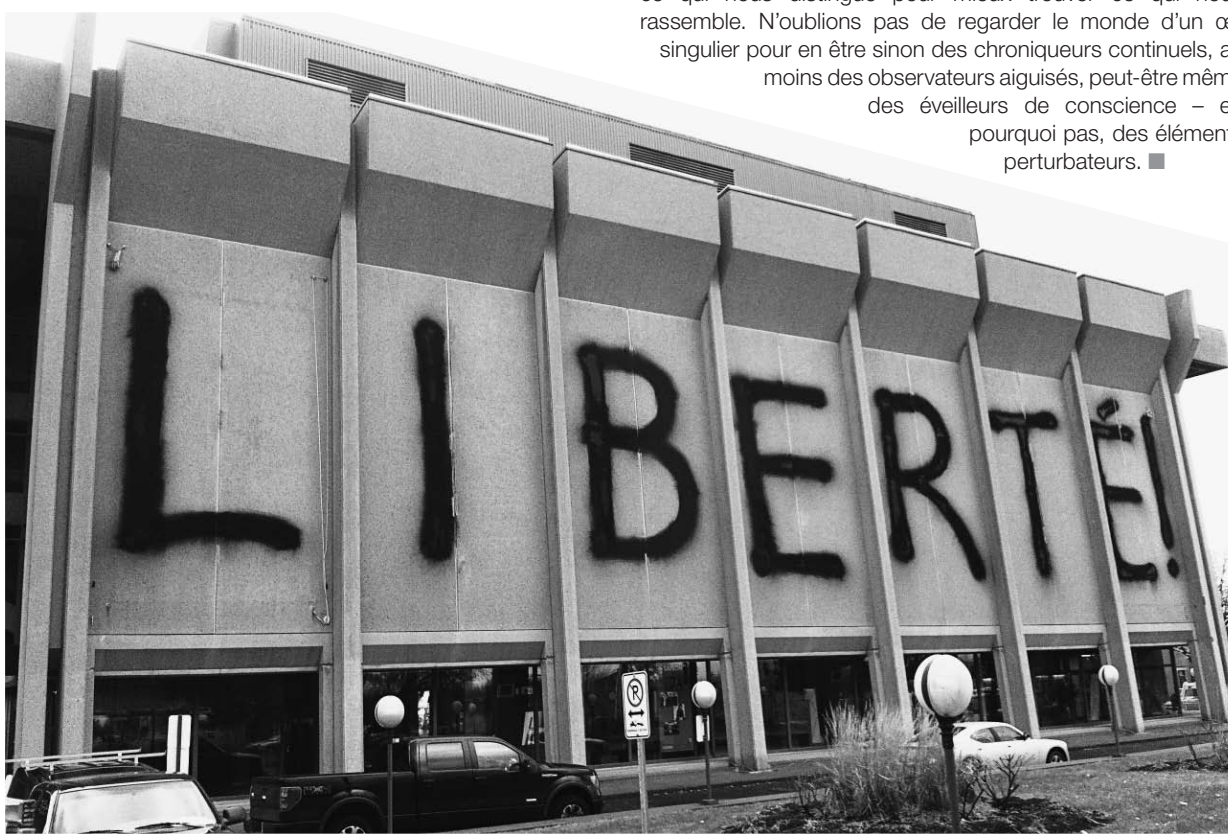
Qui mettra le feu dans la cheminée qui les chauffe ? Qui ébranlera la clôture pour qu'elle tombe et qu'on entre *intra-muros*. Oserons-nous poser des gestes qui marqueront *aujourd'hui*, de telle sorte que nous n'aurons pas honte de demain ?

Cessons de blâmer autrui, le système, les gouvernements et tournons cette révolte contre nous-mêmes. Pour crier combien nous nous moulons trop souvent aux formes les plus convenues d'une société *starbuckée* et *jean-coutuïsée*. Retournée contre nous qui gesticulons dans un milieu érigé en une industrie dorénavant justifiée par sa force économique, par ce qu'elle offre comme visibilité, et non plus par sa capacité à faire bouger les choses, à faire réfléchir sur le rôle citoyen, à proposer une éducation ouverte – sa capacité à faire voir le monde autrement.

Révoltés *il y a* dix ans.

Réformés *dans* dix ans ?

N'oublions jamais ce qui nous a amenés à vouloir être des artistes. N'oublions pas que personne ne doit pouvoir nous acheter. Que nous avons toujours le choix. Qu'il faut chercher ce qui nous distingue pour mieux trouver ce qui nous rassemble. N'oublions pas de regarder le monde d'un œil singulier pour en être sinon des chroniqueurs continuels, au moins des observateurs aiguisés, peut-être même des éveilleurs de conscience – et, pourquoi pas, des éléments perturbateurs. ■



Graffiti du tandem d'artistes Doyon-Rivest, réalisé le 14 novembre 2011 à l'occasion des 40 ans du Grand Théâtre de Québec. © Grand Théâtre de Québec.